

# Journal des traducteurs Translators' Journal

## Des diverses erreurs de traduction

Félix de Grand'Combe

---

Volume 2, numéro 4, 4e trimestre 1957

L'enseignement de la traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061411ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061411ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Grand'Combe, F. (1957). Des diverses erreurs de traduction. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 2(4), 162-169.

<https://doi.org/10.7202/1061411ar>

## DES DIVERSES ERREURS DE TRADUCTION

Félix de GRAND'COMBE,  
Londres

Que la difficulté des traductions en apparence les plus aisées soit généralement insoupçonnée se reconnaît au fait que ces travaux sont souvent confiés à des incompetents et que, lorsqu'ils sont publiés, personne ne semble déceler l'erreur ou, en tous cas, se soucier de la faire rectifier. Ainsi, sur les cartes de débarquement que doivent remplir les voyageurs arrivant en Angleterre on lit : *Write your name in block letters* traduit par "Ecrivez votre nom en caractères gros," ce qui ne s'emploie pas en français et ne voudrait pas dire la même chose ; la traduction de ce terme technique est "en majuscules romaines". Sur la même carte *proposed address* est traduit par "adresse proposée", qui signifie "adresse soumise aux autorités", alors que le sens est "adresse prévue" ou "adresse projetée."

Ces erreurs se répètent inlassablement depuis des années et des années : il est à craindre qu'elles ne seront jamais corrigées. Passe encore pour ces imprimés commerciaux, mais les bons, voire les grands écrivains donnent parfois l'exemple de la négligence et de l'obstination dans l'erreur.

Dans *Under the Deodars*, Kipling cite une chanson française. "Listen, dit-il : "Pendant une anne toute entière". Un barbarisme et un solécisme en cinq mots ! Et l'édition que j'ai sous les yeux est la quatrième !

Sans doute est-il extrêmement difficile de déterminer le degré de gravité d'une erreur de traduction. Dans la *Revue des Langues vivantes* de 1926, p. 280, je trouve : *The purple sea shot by a blood play* ou le mot *shot* est traduit par "frappé par". Il est clair que le mot *shot* a ici le sens d'"irisé". Est-ce une inadvertance ou une ignorance du traducteur ? Il est impossible de le savoir. Les uns y verront une faute vénielle, les autres une erreur capitale. C'est là ce qui rend particulièrement troublant pour les examinateurs tout jugement de valeur sur les copies des candidats aux examens de langue. Aussi bien, il serait illusoire de chercher à classer scientifiquement les erreurs de traduction.

Sans chercher à les placer dans un ordre logique, nous nous permettons d'en présenter un bouquet au lecteur. Elles ont été cueillies un peu partout, dans les livres, les revues et les journaux et représentent toutes les variétés de réussites que l'ingéniosité peut inspirer à l'ignorance ; certaines de ces trouvailles pourraient rendre jaloux nos plus désopilants humoristes : nous les citons pour racheter la morne tristesse de quelques-unes de nos pages. Dans un quotidien, Madame Barbara (la bien nommée !) qui nous donne son adresse : 28, rue Ballu, à Paris, nous prévient par une

annonce qu'elle réalise le tissage *Spiderlook* et charitablement vient à notre secours en traduisant : "Regarde l'araignée" (... au plafond ?). Dans un livre anglais publié pendant la guerre par un Britannique plein de bienveillance pour la France — aussi ne le désignerai-je pas plus clairement — se lit la dédicace en français : "A tous mes amis qui peignent sous le joug allemand". Cet excellent homme ne précise pas si c'est avec un pinceau ou avec un démêloir. "L'amour est le plus matinal de nos sentiments", dit Fontenelle. Cette phrase charmante a été traduite dans un dictionnaire de citations : "*Love is the earliest of our feelings*, erreur qui ne serait excusable que de la part d'une femme : je veux dire d'une jeune fille.

J'ai vu traduire "Trust House" par "maison de confiance", alors que cette expression veut dire : "Hôtel Membre d'un syndicat".

Pendant la guerre, je lus dans un journal français : "Madame de Gaulle est une femme tranquille". C'était la traduction — supposée — d'un article en anglais où elle était qualifiée de *quiet woman*; *quiet* veut dire : "aux goûts simples et discrets", alors que "tranquille" signifie "calme, peu remuant". Comment, à ce propos, ne pas rappeler une fois de plus la caricature de Punch nous montrant une vieille dame anglaise qui, dans un magasin de modes à Paris, repousse des bibis un peu "olle, olle" en expliquant : "Je voudrais un chapeau tranquille, parce que je suis la femme d'un curé..."

On se rappellera qu'un de nos grands quotidiens ayant lu dans un journal anglais que le général Patton avait giflé un de ses soldats : "*Patton should be fired*, traduit par "Patton devrait être fusillé" alors qu'on suggérerait simplement de le limoger. C'est que les mots à plusieurs sens constituent un des pièges les plus dangereux pour les traducteurs. J'ai vu *Mr. N. played the recorder* ingénieusement rendu par un journaliste : "M. N. jouait le rôle de juge" alors que cette phrase signifiait : "M. N. jouait du flageolet".

L'ambassadeur d'un pays d'Amérique du Sud rencontrant un jour Lady M. dans Bond Street vers 10 h. du matin lui dit : *You're on the streets very early*, ne se rendant pas compte qu'il venait d'insinuer qu'elle faisait le trottoir. Il aurait dû traduire "dans la rue" par *in the street*.

A la B.B.C., j'ai entendu Thomas Cadett, excellent correspondant de cet organisme, dire : *They were in the soup, or, as they say in French* : "Ils étaient dans le bain." "*They were in the soup* signifie : "ils étaient dans le pétrin" alors que "*être dans le bain*" veut dire "avoir sa part de complicité dans une affaire". (Jean Lacassagne, "L'Argot du milieu".)

Paul White, rédacteur du défunt *Continental Daily Mail*, ayant cité une phrase française contenant l'expression : "faire la courte échelle" voulut charitablement venir en aide à ses lecteurs et traduisit par : "*a short ladder*". Or cette locution signifie : *to give some one a leg up* (*A little knowledge is a dangerous thing* !)

Dans ses souvenirs de guerre, Lloyd George cite Eric Geddes et dit de lui : *He came from the North Eastern Railways and had the make of one of their powerful locomotives*. Le traducteur a rendu cette phrase par : "Il venait du North Eastern Railway dont il avait construit une des puissantes locomotives". Il s'agit, bien entendu, de la carrure de Sir Eric.

Notre ministre des Finances dit un jour qu' "il fallait remplacer la mentalité de rentier par celle d'entrepreneur." Un journaliste anglais qui ne croyait pas si bien dire, rendit ce dernier membre de phrase par *the attitude of mind of the undertaker*; tous ceux qui ont des rentes sur l'Etat comprendront l'ironie de cette traduction, mais "entrepreneur" se dit *contractor*.

Dans *Paris-Match* (20-2-54), M. Georges Reyner écrit, à propos d'O'Neill qu' "elle renonçait à ses *royalties* — ses redevances d'honneur envers son pays — et résignait tout ce qui avait été sa famille, son passé, sa vie." Personne n'est tenu de savoir l'anglais; on a même le droit de proclamer son ignorance, mais ce qui est impardonnable, c'est de tromper le lecteur; or *royalties* n'a jamais eu le sens que lui prête M. Reyner. Ce mot signifie les sommes que touche l'auteur d'un livre ou d'une pièce — c'est-à-dire les "droits d'auteur", — à moins qu'il n'ait fallu lire *loyalties*.

Il n'est que trop aisé de se gausser des traducteurs incompetents et j'imagine qu'il doit exister d'amusants recueils comportant des réussites telles que : "La dernière chemise de l'amour" pour *Love's Last Shift* — (*Perhaps it was only a "slip ?"*). Un de mes amis anglais qui ignore notre langue voyant l'enseigne : "Boucher Charcutier" me dit : "C'est là une drôle d'association de métiers !" Très intrigué, je lui demandai pourquoi : il avait cru que charcutier signifiait *haircutter* — ce qui n'est que rarement vrai. Et que dire de la dame anglaise qui, passant devant une horlogerie s'exclama : *Oh ! is that where they live ?*

On connaît le proverbe : *What you lose on the swings you make up on the roundabout* : "Ce que vous perdez sur les balançoires, vous le regagnez sur les chevaux de bois". Un ami anglais qui savait insuffisamment notre langue me confia innocemment que cette métaphore "sentait un peu la foire"... A Londres, un de nos diplomates s'excusa de n'avoir pu amener sa femme à un dîner officiel en alléguant que, malade, elle avait dû garder la chambre : *My wife is guarding the chamber*, ne se rendait pas compte qu'il avait simplement déclaré : "Ma femme est en sentinelle devant le vase de nuit." Pour changer de sujet, un jeune professeur anglais — hélas ! un de mes anciens élèves, me dit un jour : "J'enseigne dans un petit endroit". Après celle-là on peut tirer la chaîne — je veux dire l'échelle.

Naturellement, les plus ignorants parmi les traducteurs sont les potaches, candidats au baccalauréat. Comme Directeur de ces examens anglais pour l'ouest de l'Angleterre, j'avais fourni de très nombreux exemples à la Princesse Bibesco qui s'amusait à les publier. Nous ne pouvons en citer qu'un petit nombre : "la bride sur le cou" : *the bride is sure of a cow*; "bonnes nouvelles adoucissant le sang" : *the new maids sang it sweetly*; "c'est magnifique mais ce n'est pas la guerre" : *say the magnificent but not until you are past the station*; "vogue la galère" : *the gallery is now in fashion*; "Allons enfants de la patrie" : *keep away from the pastry, children*. Beaucoup de ces traductions méritent des accessits, mais à mon avis le prix d'excellence doit être décerné à l'auteur du chef-d'oeuvre ci-dessous : "Il la débarrassa de ses valises et la regarda à la dérobée : "elle ne prenait aucun plaisir à errer dans les ténèbres" : *He stripped her of her trunks and watched her getting undressed : she took no pleasure in sinning in the dark*. A la suivante, on décernera aussi une médaille :

une jeune Anglaise ayant vu sur l'automobile neuve d'un couple qui partait en voyage de noces la mention "En rodage" me dit : "Tiens comme c'est curieux ! Nous, dans ces cas-là, nous mettons une pancarte portant les mots : "*Newly wed.*" Je profitai de ce que je savais que la mariée était une veuve pour lui expliquer que les deux expressions n'avaient pas le même sens.

A la devanture d'un magasin, à Paris, on pouvait voir récemment une machine à écrire suspendue à un fil d'acier et agrémentée de cette inscription : *Mute evidence of strength* qu'on avait ingénieusement traduite par "Muette évidence de force" au lieu de "témoignage parlant de résistance". Et à ce propos, il convient de honnir particulièrement les industriels étrangers qui souillent nos murs de leur publicité sans même avoir appris les éléments de la langue qu'ils massacrent. Qui n'a vu "Buvez Viandox", "Buvez Coca-Cola" ? Ces réclames sont aussi incorrectes qu'insolentes. Depuis quand dit-on "Buvez eau" ? Depuis quand ? Mais la contamination fait tache d'huile et vous lirez aujourd'hui (injuctions barbares) : "Buvez Vitelloise", "Buvez Pradel"...

Dans les exemples que nous avons cités antérieurement, les erreurs de traduction étaient sans autre conséquence que de provoquer un sourire ou tout au plus ne lésaient que des intérêts particuliers. Toutefois, on n'a pas de peine à imaginer que dans les relations d'Etat à Etat qui n'utilisent pas la même langue les répercussions d'une erreur peuvent devenir infiniment plus graves pour ne pas dire désastreuses.

La pernicieuse habitude qu'ont les gouvernements de considérer comme étant aptes à sauter d'un pays à un autre les diplomates dont certains connaissent aussi mal la psychologie que la langue de la nation où on les installe est un des moyens les plus efficaces de propager les fausses interprétations de langue comme de comportement.

On a vu des fonctionnaires traduire "demander" par *to demand*, erreur qui fait passer pour une insolence ce qui n'est, en réalité, qu'une courtoise requête. Il est superflu de multiplier les exemples.

Si les erreurs de traduction peuvent déjà être désastreuses en temps de paix, elles peuvent, à fortiori, devenir véritablement catastrophiques en périodes d'hostilités.

Dans la langue des états-majors britanniques, l'expression *a lateral road* est constamment employée au sens de "route perpendiculaire à une autre". En français, au contraire, "une route latérale", c'est une "route parallèle, une contre-allée". *Mansion* ne précise pas cette différence sans doute parce que le *Shorter Oxford Dictionary* ne mentionne pas le sens de "route perpendiculaire". Or, en 1916, à la bataille de la Somme, où, comme officier de liaison, je fus le seul à y assister d'un bout à l'autre — mon pendant, le capitaine Edward Spiers (aujourd'hui général Sir Edward Spears), ayant été relevé avant la fin, — il me fut donné d'intervenir à temps dans un cas où cette confusion, que je découvris dans un ordre d'artillerie mal traduit par un de nos interprètes, aurait provoqué un bombardement des plus meurtriers sur nos propres troupes.

La tâche des interprètes dans les conférences internationales est fort ardue et peu enviable. Les "simultanés" sont obligés d'improviser leurs traductions orales à la même vitesse que l'orateur. L'impossibilité où ils

sout de connaître le contexte postérieur à chaque membre de phrase les contraint parfois à commettre des erreurs dont on ne saurait en bonne justice les rendre responsables. Ces erreurs sont d'ailleurs, dans les comptes rendus imprimés, corrigés en principe par les traducteurs et les réviseurs. Certains des interprètes font preuve, il faut le reconnaître, d'une réelle virtuosité, mais les conditions mêmes de leur travail peuvent fausser leur perspective et les abuser sur la qualité de leurs versions. Il me souvient qu'aux Nations Unies l'un d'eux, m'ayant confié qu'il était capable de traduire n'importe quel texte à livre ouvert, me pria de le recommander à un éditeur auquel il désirait demander de lui confier la traduction d'un ouvrage anglais en français. Il me parut très surpris lorsque je lui déclarai que je ne pourrais y consentir sans l'avoir mis à l'épreuve au préalable. Confiant dans sa grande réputation, il y consentit néanmoins. Je lui dictai alors un texte où figuraient les expressions américaines : *The Civil War et religious refugees*, qu'il traduisit bravement par "la guerre civile" et des "réfugiés religieux"... L'épreuve était concluante. Peut-être, à la réflexion, s'en rendit-il compte ; en tous cas, il n'insista pas pour que je le recommande. Il faut, en effet, qu'un bon traducteur ait acquis une méfiance devenue pour ainsi dire instinctive à l'égard du premier jet dont, au contraire, un interprète doit, par force, apprendre à se contenter.

Quand le général Eisenhower fut reçu à l'Hôtel de Ville à Paris, des amis américains me prévinrent que son discours en anglais allait être traduit par le meilleur interprète de l'armée américaine. Je me tins donc prêt à entendre un chef-d'oeuvre. Ike, comme ils disent, commença par la phrase suivante : *These are simple words from a simple soldier* — ce que notre colonel-interprète rendit savamment par : "Voici de simples paroles d'un simple soldat". J'étais renseigné et, ce jour-là, je n'écoutai pas plus avant : deux contresens en une seule phrase ! cela m'avait suffi ; "De simples paroles" signifie, en effet, non pas *simple words*, mais *mere words*, ce qui est bien différent. D'autre part, n'importe quel écolier sait qu'un simple soldat, c'est un *soldat de deuxième classe* et non point un général en chef. L'interprète était-il donc si ignorant ? Pas le moins du monde, soyez-en sûr, mais l'obligation d'improviser à la hâte empêcha ses réflexes de jouer normalement.

S'il est fort difficile d'éviter les erreurs de traduction dues à une mauvaise compréhension d'un texte, il faut parfois se garder aussi de traduire trop bien. En effet, par une traduction trop scrupuleusement exacte, le traducteur peut produire un résultat comique qui trahit le texte. Parlant du rossignol, Roméo dit :

*Nightly she sings on yon pomegranate tree*

Percherons-nous Progné sur un "grenadier" au risque de faire sourire le lecteur ? Est-ce la fidélité au "mot" qui importe ici ? Non, c'est la fidélité à l'impression. Il faudra, je crois, remplacer ce grenadier d'aspect trop militaire par un autre arbre qui soit aussi à sa place dans un jardin italien et qui ne se rencontre pas en Angleterre pour suggérer l'atmosphère. Un *oranger*, un *tamaris* feront l'affaire mieux qu'un *eucalyptus* qui, en français, sent son pharmacien.

Ce qu'il y a de troublant, c'est que les auteurs célèbres, sachant

admirablement leur langue maternelle et conscients, par conséquent, des difficultés qu'elle présente, ne semblent pas se douter qu'il en existe d'équivalentes dans les idiomes étrangers et qu'ils ne devraient pas se risquer à traduire de ceux-ci sans les avoir minutieusement étudiés.

Or, dans la traduction de *Little Gidding*, de T. S. Eliot, publiée dans "Choix n° 1", sous la signature d'André Gide et de Madeleine Bosco, on lit :

*unflowering between  
The live and the dead nettle*

rendu par

"la vie et l'ortie blanche de la mort"...

Les deux collaborateurs ont pris le Pirée pour un homme et *live* et *dead* pour des substantifs alors que ce sont des adjectifs.

On s'étonne qu'André Gide, ayant donné cette preuve qu'il était incapable de comprendre une phrase aussi simple, se soit risqué à traduire une pièce de Shakespeare. N'est-il pas curieux de constater que c'est le même auteur qui écrit (*Nouvelle Revue Française*, septembre 1928, p. 310) : "J'estime que le traducteur a bien peu fait qui n'a donné d'un texte que le sens... Il doit faire ressortir les spécifiques vertus et qualités de chaque langue, ses résistances, ses réticences et ses refus dont un écrivain ne prend conscience qu'au contact d'une langue étrangère." Le célèbre écrivain prêche d'or. Dommage qu'il ne mette pas son sermon en pratique. Peut-être sommes-nous tous ainsi, visionnaires de l'idéal, incapables d'appliquer nos théories.

C'est ainsi que la traduction des classiques a donné lieu à un grand nombre d'erreurs dont certaines sont devenues fameuses... Le traducteur du *Vicar of Wakefield*, non content de trébucher sur le titre : "Le Vicaire de Wakefield" a rendu *Moses was flayed alive* par "Moïse fut presque dévoré par les puces" ! Celui du *Paradis Perdu*, de Milton, a traduit *Hail ! horrors Hail !* par "Comment vous portez-vous, les Horreurs ?". Shakespeare semble avoir fourvoyé un grand nombre d'écrivains qui ont tenté de le mettre en français. Quelque part, il nous parle d'un personnage *Who resolved to carve himself a future with his sword* ; Voltaire traduit cette phrase par : "Avec mon glaive, je ferai fortune en découpant de la viande."

L'observation qui suit serait sans doute mieux à sa place au chapitre des chapeaux bien qu'elle porte sur les manchettes des quotidiens. La traduction de ces titres présente des difficultés considérables, car le contraste de leurs aspects, de leur nature, symbolise des différences profondes et inconciliables entre l'état d'esprit et le tempérament des différents peuples. Pour un journaliste anglais, un titre doit être aussi concret, aussi vivant que possible et le dynamisme s'exprimera par l'emploi d'un verbe à un mode personnel. Là où un Français coiffera son article d'"Excès d'amour", son confrère britannique écrira : *He loved not wisely*... Pour l'Américain, il faut en plus que le titre soit sensationnel : le sensationnel est le pain quotidien de la presse américaine. Dans mon ouvrage : *Tu viens en Amérique*, j'ai cité quelques exemples typiques que je me permets de reproduire ici : A propos du bombardement de Jérusalem, un de ces *columnists* écrivit : *J.-C.'s Home Town Bombed*.

Un autre annonçant l'exécution d'un criminel intitulait son article: *Jakes Jerked to Jesus*. En vain le Français s'évertuerait-il à traduire d'aussi éblouissantes réussites. Plus haut, j'ai parlé de différences inconciliables: je me suis laissé emporter par d'antiques préjugés. Un simple coup d'oeil à notre presse contemporaine nous permettra d'apprécier les efforts que fait son goût (?) pour se rapprocher des manifestations journalistiques de la civilisation extra-européenne.

Dans toutes les langues, on constate de subits engouements pour certains mots, en particulier dans les titres d'articles. Il serait divertissant de recenser le nombre de fois que le terme *Présence de* (oh, sans l'article! "*La présence de...*" ne ferait pas du tout l'affaire) a été employé. C'est un chapeau à la mode et, en le voyant, on ne peut s'empêcher de sourire avec un peu de compassion envers les auteurs qui la suivent "moutonnièrement" et attestent ainsi qu'ils ont renoncé à leur liberté. Il va de soi qu'on ne peut produire en anglais l'impression que nous cause cet emploi du mot. Bien sûr, il existe aussi dans la marine littéraire anglaise des "derniers bateaux", mais ce ne sont pas les mêmes.

En fait, une des sources les plus abondantes en erreurs de traduction est constituée par les titres de romans, de nouvelles et de pièces de théâtre. Nous en avons déjà cité de nombreux exemples dans les postulats implicites.<sup>1</sup> Il ne semble d'ailleurs pas indispensable qu'un texte contienne un postulat implicite pour faire trébucher le traducteur insuffisamment compétent. Quand il rend le titre de la pièce de Bernard Shaw, *You never can tell*, par "Il ne faut jamais dire", c'est parce que le traducteur ignore que le sens de cette locution familière correspond à "on ne sait jamais", car ici le mot *tell* n'a pas le sens de "dire", mais de "spécifier" ou "prévoir". L'erreur est particulièrement fâcheuse dans ce cas parce qu'un Français, devant cette phrase incomplète, cherche instinctivement à la raccrocher à quelque chose de connu, à la compléter, et tout ce qu'il trouve, c'est "Il ne faut jamais dire: Fontaine, je ne boirai pas de ton eau", ce qui n'a aucun rapport avec le titre anglais. Outre sa propre ignorance possible et l'existence éventuelle d'un postulat implicite, une circonstance particulière rend assez ardue la tâche du traducteur au regard des titres: les mots qui les constituent sont des isolés, en exergue, pour ne pas dire "en l'air", et dépourvus d'un contexte qui en éclaire le sens. L'affaire se complique lorsque le titre fait allusion à un usage qu'une personne sachant très suffisamment l'anglais mais n'ayant jamais habité la Grande-Bretagne peut fort bien ignorer. Tel est le cas pour le titre du livre de Peter Cheyney: *Ladies never say when*, si malencontreusement rendu par "Les dames ne disent jamais quand"; n'ayant jamais lu moi-même ce docte ouvrage, je ne puis savoir exactement ce que l'auteur a voulu dire, mais je présume qu'il fait allusion à la locution: *Say when* qu'on utilise lorsqu'on verse à boire à un ami et qui signifie "prévenez-moi quand vous en aurez suffisamment"... Dans ce cas, le titre de Cheyney signifierait (ce qui a un sens): "Les femmes n'en ont jamais assez". Lorsque le traducteur rend *Finnigan's Wake* par "Le sillage de Finnigan", c'est la preuve qu'il ignore l'autre sens — et le bon — de *Wake*, "veillée funèbre". Ce mot de *Wake* semble vraiment

<sup>1</sup> Voir notamment *J des T* II. 1 (1957): 22-23.



prédestiné à jouer de mauvais tours aux traducteurs ; ainsi le film *Wake of the Red Witch* a été présenté à Paris sous le titre de “Réveil de la Sorcière Rouge”. *Wake*, naturellement, n’a jamais voulu dire “réveil”, mais, en outre, *The Red Witch* est un navire, de sorte qu’ici c’est vraiment “sillage” que ce mot signifie.

Lorsqu’il traduit *The Vicar of Wakefield* par “Le Vicaire de Wakefield”, le traducteur commet une double méprise : d’abord le *Vicar* n’est pas en sous-ordre dans la paroisse, mais en est le desservant principal ; ensuite, le terme de “vicaire” ne peut s’appliquer à un pasteur protestant. En outre, un jour, dans le *Vicar’s Close* de Wells, le *Prebendary* de Yatton me fit aimablement remarquer à propos de *vicar* que c’est souvent *Rector* qu’il faudrait dire . . .

En France, à la devanture d’un libraire, j’ai récemment vu exposé un livre intitulé : “Le comportement de la femelle humaine”. C’est censé être la traduction du livre bien connu de Kinsey. Passons sur le fait que, en français, si l’on veut décrire une chienne, on ne l’appellera pas la “femelle canine”, mais la femelle du chien. En tout état de cause, ce n’est donc pas la femelle humaine, mais la femelle de l’homme qu’il conviendrait d’écrire, mais précisément “femelle” n’est pas l’équivalent de *female*. Ce dernier terme, synonyme un peu moins respectueux de *lady*, ne suggère pas nécessairement et exclusivement un animal comme en français : il est constamment employé, même dans le style officiel. Ainsi on dit bien, dans certaines universités et peut-être dans toutes : *Female Students are under the supervision of a Lady Tutor*. D’ailleurs, même si cela n’était pas, en raison de l’attitude beaucoup plus sympathique des Anglais envers les animaux, le mot n’a pas un sens aussi péjoratif que dans notre langue.

C’est en matière de religion que les traductions erronées ont, de beaucoup, les plus funestes conséquences. Il ne s’agit pas ici, cela va de soi, de n’importe quel texte se rapportant à ce sujet, mais des textes sacrés. J’ai vu *sacramental wine* rendu par “du vin d’office”. Il est incontestable que le mot “office” veuille dire “service religieux”, mais il signifie également “salle à manger des domestiques” et c’est dans cette acception qu’est toujours prise la locution “vin d’office”. Cette erreur n’affecte en rien la foi, non plus que la suivante : le prêtre irlandais qui dessert (c’est bien le mot ici !) la chapelle de Maisons Laffitte à l’intention des jockeys et des palefreniers britanniques, apposa un jour une affiche sur son presbytère, prévenant ses fidèles qu’il “résumerait” la messe à son retour de voyage !

